

JAUME CABRÉ

Confiteor

roman traduit du catalan par Edmond Raillard

ACTES SUD

à Margarida

I
A CAPITE...

Je sera rien.

CARLES CAMPS MUNDÓ

Ce n'est qu'hier soir, alors que je marchais dans les rues trempées de Vallcarca, que j'ai compris que naître dans cette famille avait été une erreur impardonnable. Tout à coup, j'ai vu clairement que j'avais toujours été seul, que je n'avais jamais pu compter sur mes parents ni sur un Dieu à qui confier la recherche de solutions, même si, au fur et à mesure que je grandissais, j'avais pris l'habitude de faire assumer par des croyances imprécises et des lectures très variées le poids de ma pensée et la responsabilité de mes actes. Hier, mardi soir, en revenant de chez Dalmau, tout en recevant l'averse, je suis arrivé à la conclusion que cette charge m'incombe à moi seul. Et que mes succès et mes erreurs sont de ma responsabilité, de ma seule responsabilité. Il m'a fallu soixante ans pour voir ça. J'espère que tu me comprendras et que tu sauras voir que je me sens désemparé, seul, et que tu me manques absolument. Malgré la distance qui nous sépare, tu me sers d'exemple. Malgré la panique, je n'accepte plus de planche pour me maintenir à flot. Malgré certaines insinuations, je demeure sans croyances, sans prêtres, sans codes consensuels pour m'aplanir le terrain vers je ne sais où. Je me sens vieux et la dame à la faux m'invite à la suivre. Je vois qu'elle a bougé le fou noir et qu'elle m'invite, d'un geste courtois, à poursuivre la partie. Elle sait que je n'ai plus beaucoup de pions. Malgré tout, ce n'est pas encore le lendemain et je regarde quelle pièce je peux jouer. Je suis seul devant le papier, ma dernière chance.

Ne me fais pas trop confiance. Dans ce genre tellement propice au mensonge que sont les Mémoires écrits pour un seul lecteur, je sais que je tendrai à toujours retomber sur mes quatre pattes,

comme les chats ; mais je ferai un effort pour ne pas trop inventer. Tout s'est passé de cette façon, et pis encore. Je sais bien que je t'en avais parlé il y a longtemps ; mais c'est difficile et maintenant je ne sais pas comment m'y prendre.

Tout a commencé, dans le fond, il y a plus de cinq cents ans, quand cet homme tourmenté a décidé de demander à être admis dans le monastère de Sant Pere del Burgal. S'il ne l'avait pas fait, ou si le père prieur, dom Josep de Sant Bartomeu, avait persisté dans son refus, je ne serais pas en train de te raconter tout ce que je veux te raconter. Mais je ne suis pas capable de remonter si loin. Je commencerai plus près de nous. Beaucoup plus près.

— Ton père... Eh bien, mon fils. Ton père...

Non, non ; je ne veux pas davantage commencer par là, non. Il vaut mieux que je commence par ce bureau où je suis en train de t'écrire, devant ton autoportrait, si impressionnant. Ce bureau est mon monde, ma vie, mon univers, et presque tout y trouve place sauf l'amour. Quand je courais dans l'appartement en culotte courte, les mains pleines d'engelures à cause du froid des automnes et des hivers, je n'avais pas le droit d'y entrer, sauf occasionnellement. Je devais donc le faire de façon clandestine. J'en connaissais tous les recoins et pendant plusieurs années j'ai eu un fort retransché et secret derrière le canapé, que je devais démonter après chaque incursion, pour que Lola Xica¹ ne le découvre pas lorsqu'elle passait la serpillière. Mais chaque fois que j'y entrais légalement je devais me comporter comme si j'étais en visite, les mains dans le dos tandis que papa me montrait le dernier manuscrit que j'ai trouvé dans une boutique misérable de Berlin, regarde-moi ça, et attention où tu mets les mains, je ne veux pas avoir à te gronder. Adrià se pencha sur le manuscrit, plein de curiosité.

— C'est en allemand, n'est-ce pas ? – les mains en avant, comme sans le vouloir.

— Psst ! On ne regarde pas avec les doigts. – Il lui donna un coup sur la main. – Tu disais ?

— Que c'est en allemand, n'est-ce pas ? – en se frottant la main endolorie.

— Oui.

1. "Lola, la petite". Prononcer *Lola chica*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Je veux apprendre l'allemand.

Félix Ardèvol regarda son fils avec fierté et lui dit tu vas bientôt pouvoir commencer à l'apprendre, mon fils.

En réalité, ce n'était pas un manuscrit mais une liasse de feuilles marronnasses : sur la première feuille figurait, dans une écriture très ornée, *Der begrabene Leuchter. Eine Legende.*

— C'est qui, Stefan Zweig ?

Papa, la loupe à la main, occupé à regarder une correction dans la marge du premier paragraphe, au lieu de me dire un écrivain, mon fils, m'a seulement dit eh bien un gus qui s'est suicidé au Brésil il y a dix ou douze ans. Pendant très longtemps la seule chose que j'ai sue de Stefan Zweig c'est que c'était un gus qui s'était suicidé au Brésil il y avait dix ou douze ans, ou treize, quatorze ou quinze ans, jusqu'au moment où j'ai pu lire le manuscrit et où j'en ai appris un peu plus sur lui.

Et alors la visite prit fin et Adrià sortit du bureau avec la recommandation de ne pas faire de bruit : à la maison on ne pouvait jamais ni courir ni crier ni claquer la langue parce que si papa n'était pas en train d'examiner un manuscrit avec sa loupe il contrôlait l'inventaire des cartes médiévales ou réfléchissait aux endroits où il pourrait faire de nouvelles acquisitions de n'importe quel objet qui lui fasse trembler les doigts. La seule chose que je pouvais faire dans ma chambre, qui fasse du bruit, c'était étudier le violon. Mais je ne pouvais pas non plus perdre la journée à travailler l'exercice XXIII arpèges d'*O livro dos exercícios da velocidade* qui me faisait tellement haïr la mère Trullols, mais qui ne me faisait pas détester le violon. Non, la mère Trullols, je ne la haïssais pas. Mais elle était vraiment pénible, surtout avec sa façon d'insister sur l'exercice XXIII.

— Je dis ça pour varier un peu, c'est tout.

— Là, et elle frappait sur la partition avec le talon de l'archet, tu trouveras toutes les difficultés résumées en une page. Cet exercice est tout simplement génial.

— Mais je...

— Pour vendredi je veux le XXIII à la perfection. Même la mesure 27.

Parfois, la mère Trullols était bête à pleurer. Mais en général elle était acceptable. Et parfois, plus qu'acceptable.

Bernat pensait la même chose. Quand je travaillais *O livro dos exercícios da velocidade*, je ne connaissais pas encore Bernat. Mais sur la mère Trullols, nous pensions la même chose. C'était sûrement un grand professeur, même si elle n'est pas entrée dans l'histoire, que je sache. Il me semble que je devrais me centrer un peu, parce que je mets tout en désordre. Oui, il y aura certainement des choses que tu sais déjà, surtout quand je parlerai de toi. Mais il y a des replis de mon âme que, me semble-t-il, tu ne connais pas, parce qu'il est impossible de connaître quelqu'un totalement même si.

Le magasin avait beau être plus spectaculaire, il me plaisait moins que le bureau de la maison. Peut-être parce que lorsque j'y allais, c'est-à-dire très rarement, je ne pouvais échapper à la sensation d'être surveillé. Le magasin avait un avantage, c'était que je pouvais y regarder Cecília, qui était très belle ; il faut dire que j'étais éperdument amoureux d'elle. C'était une femme aux cheveux d'un blond galactique, toujours très bien coiffés, et avec des lèvres épaisses, d'un rouge violent. Et elle était toujours plongée dans ses catalogues et ses listes de prix, et en train d'écrire des étiquettes et de recevoir les rares clients qui entraient là, avec un sourire qui découvrait des dents parfaites.

— Avez-vous des instruments de musique ?

L'homme n'avait même pas enlevé son chapeau. Debout devant Cecília, il jetait un coup d'œil autour de lui : lampes, candélabres, chaises en bois de merisier avec un travail de marqueterie d'une grande finesse, confidents du début du dix-neuvième, vases de toutes les tailles et de toutes les époques... Moi, il ne m'avait pas vu.

— Pas grand-chose, mais si vous voulez me suivre...

Le pas grand-chose des instruments de musique qu'il y avait au magasin, c'étaient deux violons et une viole qui ne sonnaient pas très bien, mais qui avaient des cordes en boyau qui, miraculeusement, ne s'étaient pas cassées. Et aussi un tuba cabossé, deux magnifiques flügelhorns et une trompette dans laquelle le garde de la vallée soufflait désespérément pour prévenir les gens des autres vallées que la forêt de Panaveggio était en train de brûler et que les habitants de Pardàc demandaient de l'aide à Siròr, à San Martino et même à Welschnofen, qui avaient subi un incendie récemment, et à Moena et à Soraga, qui peut-être

recevaient déjà l'odeur inquiétante de ce désastre de l'an de Notre Seigneur 1690, quand la terre était ronde pour presque tout le monde et, si les maladies inconnues, les sauvages sans Dieu et les bêtes fauves des océans et de la terre, la glace, la tempête et les pluies excessives n'y faisaient pas obstacle, les vaisseaux qui se perdaient au ponant réapparaissaient au levant, leurs marins plus maigres et hâves, le regard perdu et les cauchemars accrochés à leurs nuits. L'été de l'an de Notre Seigneur 1690, tous les habitants de Pardac, Moena, Siròr, San Martino, tous excepté les grabataires, couraient pour voir de leurs yeux embrumés le désastre qui brisait leurs vies, de certains plus que d'autres. L'épouvantable incendie qu'ils devaient contempler, impuissants, avait déjà dévoré des charretées de bon bois. Quand l'enfer fut éteint, grâce à des pluies providentielles, Jachiam, le quatrième fils de Mureda de Pardac, le plus débrouillard, parcourut méticuleusement toute la forêt dévastée pour essayer de trouver des recoins épargnés par les flammes et des troncs utilisables. À la moitié de la descente vers le ravin de l'Ours, il s'accroupit pour se soulager le ventre près d'un sapin en pleine croissance qui avait été réduit à l'état de charbon. Mais ce qu'il vit lui enleva l'envie de déposer : des torches résineuses, enveloppées de linges qui sentaient le camphre ou une autre substance étrange. Avec beaucoup de soin, il défit les linges qui n'avaient pas entièrement brûlé dans l'incendie infernal qui avait dévasté son avenir. Il fit une découverte qui lui souleva le cœur : le linge qui couvrait les torches, d'un vert sale, avec en liseré un cordon jaune encore plus sale, était un morceau du pourpoint que portait habituellement Bulchanij Brocia, le gros de Moena. Lorsqu'il découvrit deux autres paquets de tissu, ceux-ci bien brûlés, il comprit que ce monstre de Bulchanij avait mis à exécution sa menace de ruiner la famille des Mureda, et avec elle tout le village de Pardac.

— Bulchanij.

— Je ne parle pas avec les chiens.

— Bulchanij.

Le ton de la voix, sinistre, le fit se retourner de mauvaise grâce. Bulchanij de Moena avait une panse proéminente qui, s'il avait vécu plus longtemps et s'il l'avait suffisamment alimentée, lui aurait été utile pour y appuyer les bras.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Où est ton pourpoint ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Pourquoi tu ne le portes pas ? Montre-le-moi.

— Va chier. Qu'est-ce que tu crois, que parce que vous avez marché dans la merde maintenant tous ceux de Moena doivent faire ce que vous dites, hein ? — Il pointa le doigt sur lui avec de la haine dans les yeux. — Je n'ai pas l'intention de te le montrer. Et fous-moi le camp tu me caches le putain de soleil.

Jachiam, le quatrième des Mureda, avec une rage froide, sortit de son fourreau le couteau à écorcer qu'il portait toujours à la ceinture et le planta dans la panse de Bulchanij Brocia, le gros de Moena, comme si c'était le tronc d'un érable qu'il fallait polir. Bulchanij ouvrit la bouche et fit des yeux comme des oranges, surpris, plus que par la douleur, par le fait qu'une merde de Pardàc ose le toucher. Quand Jachiam Mureda retira le couteau, qui fit un glouglou dégoûtant et rouge de sang, Bulchanij se ratatina sur sa chaise comme s'il se dégonflait par la blessure.

Jachiam regarda aux deux bouts du chemin désert. Ingénu, il se mit à courir dans la direction de Pardàc. Alors qu'il laissait derrière lui la dernière maison de Moena, il se rendit compte que la bossue du moulin qui le regardait la bouche ouverte, chargée de linge humide, avait peut-être tout vu. Au lieu de poignarder son regard, il se contenta de presser le pas. Il était le meilleur chanteur de bois et n'avait pas encore vingt ans, mais sa vie venait de se fissurer.

La famille réagit bien, envoyant aussitôt des gens à San Martino et à Siròr pour expliquer preuves à l'appui que Bulchanij était un incendiaire qui avait brûlé la forêt par rancune, mais ceux de Moena pensèrent qu'il ne fallait pas s'en remettre à la justice et se préparèrent à attraper, sans intermédiaire, ce vilain bougre de Jachiam Mureda.

— Mon fils, dit le vieux Mureda, le regard encore plus triste qu'à l'accoutumée, tu dois t'enfuir.

Et il lui tendit une bourse avec la moitié de l'or des économies de trente ans passés à travailler le bois de Panaveggio. Et aucun de ses frères ne critiqua cette décision. Et, avec un peu de cérémonie, il dit tu as beau être le meilleur traqueur d'arbres et

le meilleur chanteur de bois, Jachiam, fils de mon cœur, le quatrième des fils de cette maison touchée par le malheur, ta vie vaut mieux que le meilleur tronc d'érable que nous pourrions jamais vendre. Et ainsi tu éviteras la ruine qui tombera sur nous parce que Bulchanij de Moena nous a privés de bois.

— Père, je...

— Cours, fuis, hâte-toi, va vers Welschnofen, car ils te chercheront sûrement du côté de Siròr. Nous ferons courir le bruit que tu te caches à Siròr ou à Tonadich. Le danger est trop grand pour que tu restes dans les vallées. Tu dois faire un long voyage, un très long voyage, bien loin de Pardàc. Fuis, mon fils, et que Dieu te garde.

— Mais, mon père, je ne veux pas partir. Je veux travailler dans la forêt.

— Ils l'ont brûlée. Que veux-tu travailler, mon enfant ?

— Je ne sais pas ; mais si je pars des vallées je mourrai !

— Si tu ne fuis pas cette nuit c'est moi qui te tuerai. Tu m'as compris, maintenant ?

— Père...

— Personne de Moena ne posera la main sur un de mes enfants.

Et Jachiam des Mureda de Pardàc dit adieu à son père et embrassa un à un tous ses frères et sœurs : Agno, Jenn, Max et leurs femmes. Hermes, Josef, Theodor et Micurà. Ilse, Erica et leurs hommes ; et ensuite, Katharina, Matilde, Gretchen et Bettina. Ils s'étaient tous réunis pour lui dire adieu en silence et, alors qu'il était déjà à la porte, la petite Bettina dit Jachiam, et il se retourna et vit que la petite tendait la main d'où pendait la médaille de santa Maria dai Ciüf de Pardàc ; la médaille que sa mère lui avait confiée avant de mourir. Alors il s'approcha de la petite Bettina, prit la médaille et dit Bettina, ma toute petite, je porterai ce bijou jusqu'à ma mort ; et il ne savait pas que ce qu'il disait serait bel et bien vrai. Et Bettina toucha ses joues avec les deux mains à plat, sans pleurer. Jachiam sortit de la maison les yeux noyés, murmura une prière sur la tombe de sa mère et, la nuit venue, disparut en s'enfonçant dans la neige éternelle pour changer de vie, changer d'histoire et de souvenirs.

— Vous n'avez rien d'autre ?

— Cet établissement est un magasin d'antiquités, répondit Cecília avec son air sévère, qui donnait honte aux hommes. Et,

avec une pointe d'ironie : Pourquoi ne pas essayer de voir chez un luthier ?

Elle me plaisait, Cecília, quand elle était contrariée. Elle était encore plus belle. Encore plus belle que maman. Que maman à cette époque.

De l'endroit où j'étais je pouvais voir le bureau de monsieur Berenguer. J'entendis Cecília raccompagner le client, déçu, qui avait toujours son chapeau sur la tête, et tandis que j'entendais la clochette de la porte et l'au revoir de Cecília, monsieur Berenguer leva la tête et me cligna de l'œil.

— Adrià.

— Oui.

— Quand viendra-t-on te chercher ? me dit-il en élevant la voix.

Je haussai les épaules. Je ne savais jamais quand je devais me trouver à un endroit ou à un autre. Mes parents ne voulaient pas que je reste seul à la maison et me laissent au magasin quand ils étaient tous les deux sortis. Ça me convenait parfaitement parce que je passais le temps à regarder les objets les plus incroyables, qui avaient déjà vécu et qui maintenant se reposaient patiemment en attendant une deuxième ou une troisième ou une quatrième chance. Et j'imaginai leurs vies dans des maisons différentes et c'était très amusant.

Lola Xica finissait toujours par venir me chercher, toujours pressée, parce qu'elle devait préparer le dîner et que tout restait à faire. C'est pourquoi je haussai les épaules quand monsieur Berenguer me demanda quand viendra-t-on te chercher.

— Viens, me dit-il en me montrant une feuille de papier blanc. Installe-toi sur la table Tudor et dessine un peu.

Je n'ai jamais aimé dessiner, parce que je ne sais pas ; je ne sais pas du tout. C'est pourquoi j'ai toujours admiré ton habileté, qui me paraît miraculeuse. Monsieur Berenguer me disait dessine un peu parce que ça le dérangeait de me voir sans rien faire, et ce n'était pas vrai, parce que je passais mon temps à penser. Mais on ne peut pas contredire monsieur Berenguer. Le fait est qu'assis à la table Tudor je tâchais de faire n'importe quoi pour qu'il se taise. Je sortis Aigle-Noir de ma poche et essayai de le dessiner. Pauvre Aigle-Noir, si jamais il avait pu voir le papier... À propos, Aigle-Noir n'avait pas encore eu le temps de rencontrer

le shérif Carson, parce que je l'avais acquis le matin même, dans un échange avec Ramon Coll, contre mon harmonica Weiss. Si mon père l'avait appris, il m'aurait tué.

Monsieur Berenguer était très spécial ; quand il souriait il me faisait un peu peur et il traitait Cecilia comme si elle était une servante incapable, ce que je ne lui ai jamais pardonné. Mais c'était lui qui savait le plus de choses sur papa, mon grand mystère.